

Bienheureux Raphaël Arnáiz Barón

(1911-1938)

Raphaël Arnáiz, en religion frère Marie-Raphaël, est né le 9 avril 1911 à Burgos en Espagne, premier de quatre enfants d'une famille aisée, catholique pratiquante. Tout commence vraiment lorsqu'en 1930, tout jeune bachelier, il obtient comme cadeau de fin d'études de passer ses vacances d'été chez son oncle et sa tante, Leopoldo et María, ducs de Maqueda, non loin d'Avila. C'est le commencement d'une amitié spirituelle intense entre Raphaël et ses oncles, dont témoigne une correspondance abondante et profonde. C'est à l'issue de ces vacances que, sur le conseil de l'oncle, Raphaël passe son premier séjour à la Trappe de San Isidoro de Dueñas, en septembre 1930 : il est séduit par le silence, enthousiasmé par la beauté du lieu, ravi par les sonorités du *Salve Regina* entendu à Complies.

Raphaël, très doué pour le dessin, commence des études prometteuses d'architecture à Madrid. Mais il prend enfin la grande décision et entre au monastère le 15 janvier 1934, convaincu d'avoir trouvé sa vocation. Mais un diabète se déclare d'une façon foudroyante quatre mois après son entrée. Il oblige le novice presque moribond à quitter, triste et perplexe, son cher monastère.

Ce n'est qu'en janvier 1936, après une longue convalescence, qu'il peut entrer de nouveau à San Isidoro, cette fois en qualité de simple oblat, car sa maladie ne lui permet pas de suivre les exigences de la Règle. Pendant une deuxième sortie (septembre-décembre 1936), il est déclaré inapte à porter les armes dans le conflit qui ravage son pays. Après une troisième sortie (février-décembre 1937), il vit son dernier séjour à la Trappe, du 15 décembre 1937 au 26 avril 1938, comme son dernier carême et une préparation au dernier dépouillement, celui de sa vie sur la terre.

Le mystère de cette vie, jusqu'au bout, aura été de se laisser conduire à travers les perplexités d'une vocation embrassée avec enthousiasme et sans cesse contrariée : par la maladie, par la guerre, par l'impossibilité de prononcer ses vœux monastiques, par le manque de relations communautaires normales. Son noviciat sur la terre, accompli dans la solitude et la maladie humiliante, s'achève lorsqu'à Pâques, enfin revêtu de la coule par une faveur spéciale de son abbé, il entre, par son passage à la vraie vie, dans la communauté céleste.

Ce mystère de dépouillement si dramatique n'a pu être vécu que grâce à un amour débordant et à une joie qui possède, plutôt que de la naïveté, un certain humour, une certaine marque d'humilité. Le Dieu de Raphaël, son Christ, n'est pas l'objet d'étude mais le compagnon d'une expérience vécue, transcendante, d'amour absolu. Son seul désir était de vivre pour aimer : aimer Jésus, aimer Marie, aimer la Croix, aimer son cher monastère. L'exubérance de sa foi et l'enthousiasme de son amour se sont avérés invincibles.

Voilà la caractéristique foncière de sa spiritualité personnelle. Raphaël est « *un trappiste fou et enivré d'amour pour Dieu* », qui sans cesse se retient de crier à tue-tête la miséricorde de Dieu à son égard. Et cette force le mène toujours davantage à l'essentiel, à ce

qui comble son cœur en vérité: « *Dieu seul!* ». Dans la solitude et le silence, la souffrance de la Croix devient le lieu propre où il renonce à lui-même, et sa propre souffrance, acceptée comme grâce de Dieu, permet le dépouillement ultime de l'humilité. Raphaël ne s'appartient plus, il n'y a que « *Dieu seul* », le message fou de l'amour.

Raphaël a été donné comme modèle à tous les jeunes du monde par le pape Jean-Paul II, et il a été béatifié par lui le 27 septembre 1992. ■

Le dernier cahier - 23 février 1938

(Extraits)

Dans mes va-et-vient précipités à travers le noviciat, sans savoir quoi faire, j'ai regardé à travers la fenêtre, contre mon habitude et mon règlement qui me l'interdit.

Le soleil commençait à poindre. Une grande paix régnait sur la nature. Tout commençait à s'éveiller: la terre, le ciel, les oiseaux. Tout, peu à peu, s'éveillait doucement au commandement de Dieu. Tout obéissait à ses divines lois, sans plaintes et sans soubresauts, doucement, calmement, la lumière aussi bien que les ténèbres, le ciel bleu aussi bien que la terre dure couverte de la rosée de l'aube. Comme Dieu est bon, pensai-je. La paix habite partout sauf dans le cœur humain.

Et doucement, tranquillement, Dieu m'a appris à obéir, à moi aussi, par l'intermédiaire de cette aurore douce et tranquille. Une très grande paix s'empara de mon âme. Je pensai que Dieu seul est bon; que tout est ordonné par Lui. Que m'importe ce que disent ou font

les hommes. Il ne doit y avoir pour moi qu'une seule chose dans le monde : Dieu. Dieu qui ordonne tout pour mon bien. Dieu, qui tous les matins fait se lever le soleil, qui fait fondre le givre, qui fait chanter les oiseaux et change les nuages du ciel en mille suaves nuances. Dieu qui m'offre un coin sur la terre pour prier, qui me donne un coin où pouvoir attendre ce que j'attends. Dieu si bon avec moi, qui parle à mon cœur dans le silence, et m'apprend peu à peu, parfois avec des larmes, toujours avec des croix, à le détacher des créatures, à ne chercher la perfection qu'en Lui, à me montrer Marie, et me dire : « Voici la seule créature parfaite. En Elle tu trouveras l'amour et la charité que tu ne trouves pas chez les hommes ». De quoi te plains-tu, frère Raphaël ? Aime-Moi, souffre avec Moi, c'est Moi, Jésus.

Ah ! Vierge Marie, voilà la grande miséricorde de Dieu. Voilà comme Dieu œuvre dans mon âme, tantôt dans la désolation, tantôt dans la consolation, mais toujours pour m'apprendre que ce n'est qu'en Lui seul que je dois mettre mon cœur, que ce n'est qu'en Lui seul que je dois vivre, que c'est Lui seul que je dois aimer, désirer, espérer, dans la foi pure, sans consolation ni secours d'humaine créature. Quel bonheur, ma Mère. Combien dois-je en être reconnaissant à Dieu. Comme Jésus est bon !

Quand je cessai de regarder le ciel par la fenêtre du noviciat, je pensai : le Seigneur fait d'un mal un bien. Si quelqu'un m'avait vu, il se serait dit : « Voilà un novice qui perd son temps ! ». Est-ce perdre son temps que d'adorer amoureusement Dieu ? La tentation a passé, le trouble aussi, et avec lui, je n'ai plus pensé à ce que j'avais entendu et qui m'avait troublé. Et après avoir fait un acte d'union à la volonté divine, chose que je fais à chaque fois que je m'en souviens, je suis descendu à l'église pour entendre la sainte messe ; et là, au pied du Tabernacle, j'ai élevé mon cœur vers Dieu et vers la Très Sainte Mère Marie.

Toi seul, mon Dieu, Toi seul! Plus je me suis approché des créatures, plus je me suis vu loin d'elles, et plus je suis loin de l'homme, plus je suis proche de Dieu. ■

Bienheureux Raphaël Arnáiz Barón



San Isidro